

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

FAUNE CANADIENNE.

LES POISSONS.

(Continué de la page 170).

III. Fam. SCOMBÉROIDES. *Scomberoidæ*.

Le caractère le plus saillant qui sépare cette famille des deux précédentes, est de n'avoir ni épines ni denticulations aux opercules. Ces poissons ont tous de très petites écailles, de sorte que plusieurs paraissent, à première vue, en être totalement dépourvus. Les nageoires ventrales en sont toujours privées; la nageoire caudale, la plupart du temps, est large et fort puissante.

Cette famille qui ne renferme pas moins de 13 genres différents dans le Massachusetts, n'est représentée dans nos eaux que par les deux qui suivent, ne renfermant chacun qu'une seule espèce. Ce sont exclusivement des poissons marins.

Dorsales très écartées l'une de l'autre; côté de la queue non carénés, soulevés seulement en crêtes cutanées..... 1. SCOMBER.

Dorsales presque réunies; une carène longue et élevée de chaque côté de la queue..... 2. THYNNUS.

1. Gen. MAQUEREAU. *Scomber*, Cuvier.

Corps fusiforme, couvert d'écailles uniformément petites. Côtés de la queue avec crêtes cutanées très peu soulevées. Nageoires dorsales distantes l'une de l'autre, la postérieure avec plusieurs rayons libres formant comme

une série de fausses nageoires correspondant avec d'autres semblables en arrière de l'anale. Une seule rangée de petites dents coniques à chaque mâchoire.

Une seule espèce dans nos eaux.

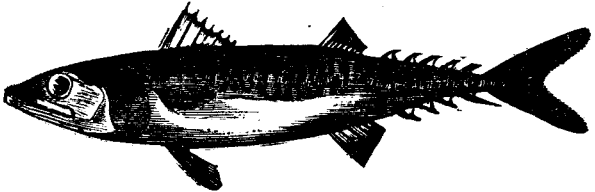


Fig. 20.

Maquereau printanier, *Scomber vernalis*, Mitchill; *Sc. grex*. Dekay.—Angl. *The Spring Mackerel*.—Long. 10 à 14 pouces. Fig. 20.

Formule ptérygiale: D. 10-12; P. 17; V. 5; A. 12; C. 20.

Corps fusiforme, allongé, à écailles très petites. Yeux grands, circulaires, protégés par une membrane nictitante; pupille noire; iris argentée. Ligne latérale courbe et légèrement saillante, 2e et 3e rayons de la 1ère dorsale les plus longs; dans le repos cette nageoire se cache dans une fossette à sa base. La seconde est de couleur fuligineuse marginée de blanc; elle est environ trois fois aussi longue que haute; en arrière de celle-ci se trouve, distribuées à égales distances jusqu'à la queue, 5 fausses-nageoires correspondant avec six de même forme allignées à la suite de l'anale.

Pectorales de couleur foncée avec une tache noire à leur base en dessous. Les ventrales ont aussi une semblable tache.

Queue profondément excavée, marginée de blanc à l'extrémité et portant sur ses côtés, dans sa partie charnue, une petite carène.

Tout le dessus du corps est d'un brun verdâtre foncé marqué dans toute sa longueur, depuis l'occiput jusqu'à la queue, de bandes transversales plus ou moins ondulées et coudées, d'une nuance encore plus foncée, s'étendant au delà de la ligne latérale. Les opercules argentés. Côté blancs avec réflexions cuivrées; un peu au dessous de la ligne latérale se trouve une ligne fuligineuse plus large que la ligne latérale et presque parallèle à celle-ci dans toute la longueur du poisson; l'espace entre ces deux lignes est plus foncé que dans le reste. Le ventre est d'un beau blanc argenté.

Le Maquereau frais est très estimé des gourmets, et salé c'est encore un aliment sain et d'un goût agréable. Il s'en fait une consommation considérable dans la plupart des pays d'Europe et aux États-Unis.

Le maquereau se pêche particulièrement sur les côtes Européennes et Américaines de l'Atlantique, dans la Méditerranée, la Manche, le Golfe St. Laurent etc. Pendant longtemps on a cru que le Maquereau émigrerait à la mer glaciale durant l'hiver, mais on prétend connaître certainement aujourd'hui que c'est seulement dans les profondeurs de la mer qu'il se retire alors. Quoiqu'il en soit, on le voit paraître dans le Golfe, à l'Isle du Prince Edouard, dans la Baie des Chaleurs, sur les côtes de Gaspé, au commencement de Juin, époque où il se répand en bancs d'immense étendue dans les baies pour y frayer. Comme tous les autres poissons, il est fort amaigri après l'acte de la reproduction, mais il se remet petit à petit et dès le mois d'Août jusqu'à l'automne, on continue à le prendre gras, parfaitement remis.

Le Maquereau est un poisson éminemment grégaire, c'est-à-dire vivant toujours en sociétés fort nombreuses. Sa pêche se fait à la seine où à la ligne. Pour l'attirer, c'est-à-dire l'engager à se montrer à la surface de l'eau et à suivre les vaisseaux, on se sert d'un appas particulier qu'on nomme *bouette*. Cette bouette se fabrique avec du maquereau même ou autres poissons qu'on hache menu au moyen d'une machine assez semblable à un hache-paille, puis on répand ce produit à pleins seaux autour des vaisseaux. Ce sont surtout les pêcheurs Américains qui sont les plus habiles à cette pêche et qui en tirent chaque année de nos eaux pour des valeurs considérables. On n'estime pas à moins de \$600,000 le produit de la pêche du maquereau par les Américains, dans nos eaux du Golfe, chaque année.

Le Maquereau salé se vend de \$8 à \$20 le barril de 200 livres.

2. Gen. THON. *Thynnus*, Cuvier.

Corps moins comprimé que dans le maquereau. Une bande d'écaillés plus grandes et plus épaisses que dans le

reste du corps forme une espèce de corselet à la suite de la tête. Queue avec une longue crête élevée de chaque

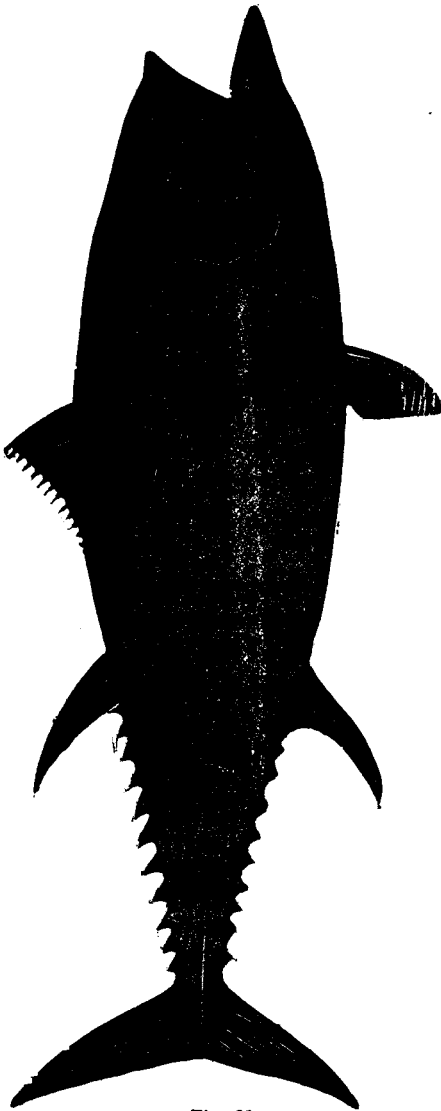


Fig. 21.

blanc mat sous le ventre. Pupille noire, iris dorée, à réflexions verdâtres. Dorsales brunes, la 2e avec teinte de roussâtre. Pectorales d'un gris argenté.

côté. Fausses-nageoires nombreuses en arrière de la 2e dorsale et de l'anale. Un seul rang de dents petites, pointues, rapprochées, sur chaque mâchoire.

De même forme à peu près que le maquereau, quoique de taille beaucoup plus forte, le Thon a aussi les mêmes habitudes. On le rencontre souvent par bandes fort nombreuses à la poursuite des harengs et des sardines dont il fait sa nourriture habituelle. Ce poisson est aussi commun à l'Europe et à l'Amérique. On n'en connaît qu'une espèce.

Le Thon commun.

Thynnus vulgaris, Cuvier ;
T. secundo-dorsalis, Storer.

—Fig. 21.—Angl. *The common Tunny. Horse Mackerel.*—Long. de 3 à 8 pieds; poids de 100 à 800 lbs. Presqu noir foncé en dessus, d'un blanchâtre argenté sur les côtés et d'un

Fausses-nageoires d'un jaune brillant, brunes à la base et au bord antérieur.

Formule ptérygiale: D. 14-1-13; P. 34; V. 1-5; A. 2-12; C. 19.

Opercules très grands, lisses. Mâchoires égales lorsqu'elles sont fermées. Ouverture de la bouche très grande. La 1^{ère} dorsale a les premiers rayons très longs, décroissant graduellement jusqu'à devenir à peine perceptibles en se rapprochant de la 2^e, dans le repos elle se cache dans un sillon creusé à sa base. La 2^e dorsale est encore plus haute; elle est suivie de 10 petites fausses nageoires.

Ventrales au dessous des pectorales et placées dans un sillon comme les dorsales. La caudale est légèrement échancrée. La queue porte sur les côtés de sa base une très longue carène.

Le Thon est l'objet d'un commerce très considérable dans la Méditerranée et presque toute l'Europe. Il n'y a encore que quelques années qu'on s'est mis à le préparer pour le commerce en Canada. C'est sur les côtes de Gaspé et particulièrement dans la baie des Chaleurs que le Thon se montre surtout abondant. On le pêche à la ligne, avec de forts hameçons d'acier, en employant des sardines ou des harengs pour appas. Cette pêche qui est très émouvante exige beaucoup d'adresse de la part de ceux qui s'y livrent pour maîtriser ces énormes poissons, et ne pas se laisser traîner à l'eau par eux. Car une fois pris, ils donnent souvent des secousses telles, en sautant jusqu'à 5 et 6 pieds hors de l'eau, qu'il est souvent fort difficile de s'en rendre maîtres. Sur les côtes de Sicile, on pêche souvent le Thon avec de fortes seines, c'est-à-dire qu'on l'enferme au moyen de forts filets dans des espèces de parcs où on le harponne ensuite. De tous les poissons, le Thon est peut-être celui dont la chair se rapproche le plus de celle des mammifères. On lui trouve beaucoup d'analogie par sa saveur avec celle du veau.

Mr. Storer prétend que notre Thon n'est pas identique avec le *vulgaris* de Cuvier et lui a donné le nom particulier de *secundo-dorsalis* comme espèce distincte. Voici sur quels points tomberait la différence.

1^o Dans le *vulgaris*, la 2^e dorsale est à peu près de

même hauteur que la 1ère ; dans le nôtre la 2e dorsale est beaucoup plus haute et aussi plus longue.

2° Dans le *vulgaris*, l'anale est en ligne avec l'extrémité de la 2e dorsale, dans le nôtre elle est en arrière de plusieurs pouces.

3° Dans le *vulgaris*, la largeur de la queue, d'une pointe à l'autre, est plus courte que la longueur de la tête ; dans le nôtre elle est beaucoup plus longue.

4° Enfin dans le nôtre la longueur des pectorales est bien moindre que dans le *vulgaris*.

Nous consignons ici ces caractères qui pourraient bien n'être que des variations accidentelles, n'ayant pas eu nous même l'occasion de pouvoir comparer des spécimens des deux espèces.

(A continuer).



LE MUSEE CANADIEN.

Plus d'une fois déjà nous nous sommes élevé contre cette pratique irrationnelle de nos journaux d'avoir des éloges stéréotypés pour toute nouvelle production qui voit le jour. Si bien que ces appréciations sont devenues des banalités insuffisantes à renseigner sûrement le lecteur sur la valeur de l'ouvrage annoncé. C'est toujours une lacune que l'auteur a remplie.....c'est pour répondre à un besoin qui se faisait sentir depuis longtems que l'auteur a livré son œuvre au public.....c'est un service signalé qu'on rend au pays etc., etc., et cela sans aucun égard au mérite intrinsèque de la nouvelle production, et la plupart du temps, sans l'avoir lue, ou du moins sans l'avoir sérieusement examinée.

L'apparition de la nouvelle publication dont le nom figure en tête de cet article vient nous donner une fois de

plus l'assurance de la justesse de nos observations à ce égard. Laissant de côté les éloges ampoulés des journaux se répétant les uns les autres, nous avons attentivement examiné l'œuvre nouvelle, et nous venons dire franchement à nos lecteurs ce que nous en pensons. Cet examen critique nous fournira de plus une nouvelle preuve de ce que nous avons cent fois répété : qu'on a grandement tort de tant négliger l'étude des sciences naturelles comme on le fait en ce pays, que cette étude est indispensable à tous ceux qui veulent tenir une plume, et que les littérateurs surtout, par cette lacune dans leur éducation, se ferment la porte d'un arsenal des mieux fournis en armes appropriées à leurs genres de combats, s'interdisent l'accès à une mine inépuisable en ressources de toute espèce au service de l'écrivain. Le discours, en effet, se compose de mots ; or plus on a de mots à sa disposition, et plus grandes sont les facilités de varier le style, de le châtier, et surtout de ne le revêtir que d'habits qui lui soient propres, de ne jamais pécher contre l'exactitude.

Audaces fortuna juvat, a dit le poète latin ; nous voulons bien le reconnaître dans une foule de cas, mais cela ne va pas à dire qu'on devrait applaudir à celui qui tenterait de prendre la lune avec ses dents. Or, nous pensons que dans le *Musée Canadien*, Mr. J. F. Morissette a mordu dans un fromage trop consistant pour ses faibles mâchoires.

Nous verrions avec plaisir surgir une revue littéraire à Québec, destinée à répandre le goût de la saine littérature, à offrir un théâtre à ceux qui se sentent l'inspiration pour cette noble carrière, dévouée à la critique des nouvelles productions, pour n'admettre que des pièces capables d'épurer le goût, de faire honneur au pays, et de favoriser le véritable progrès. Mais le succès d'une telle entreprise requiert la direction d'une capacité de premier ordre, ou encore mieux d'un comité de directeurs reconnus compétents. Or, Mr. Morissette ne nous offre aucune garantie de ce genre. On nous dit que ses études classiques n'ont pas dépassé les limites de la *sixième* ; il nous serait difficile alors d'admettre sa compétence comme juge en fait de

théologie, droit, philosophie, sciences naturelles, histoire, poésie, économie politique et sociale, roman, chronique, tel que le comporte son programme. Et de fait, son numéro-prospectus, qui a dû être particulièrement soigné, laisse voir partout la faiblesse de son armure. La grammaire et le bon goût peuvent justement réclamer pour cette première épreuve. Voyons un peu :—

Ce n'est pas avec une couverture imprimée que M. J. F. Morisset veut nous adresser ses 32 pages, mais "avec un *couvert* imprimé."

Page 5, Mr. Morisset nous dit : "toute personne qui ne le (ce numéro) retournera pas sous quinze jours avec son nom, son adresse et le mot (*refusé*), sera regardée comme abonnée pour l'année." Lecteur, voulez-vous vous soustraire à l'obligation de devenir abonné du *Musée*? la chose est des plus faciles, vous n'avez qu'à retourner ce numéro sous quinze jours. Mr. Morisset ne dit pas combien de fois, mais comme l'opération est des moins fatigantes, nous vous conseillerions de le tourner et retourner de suite cinq ou six fois, et demeurez tranquille ensuite.

Mr. Morisset nous dit dans sa préface, page 3, qu'il reconnaît la tâche au dessus de ses forces, que cependant il l'entreprend "pour rendre justice à notre beau Québec." Comme ce beau Québec est cruel d'exiger en justice des travaux au dessus des forces de ses enfants!

Au bas de la même page 3, nous lisons : "le *Musée Canadien* sera une revue bien écrite, instructive, et tout-à-fait intéressante." C'est très modeste! Voyons donc cependant si la marchandise répond à l'enseigne. Prenons l'article qui a trait aux sciences naturelles, qui nous intéressent d'une manière particulière. C'est "L'Oiseau bleu" par Mr. J. M. Lemoine.

Qu'ils sont heureux ces littérateurs à imagination vive, de pouvoir admirer des merveilles dans une foule de circonstances où les simples mortels ne voient que des choses fort ordinaires. Mr. Lemoine, qui a de cette imagination, voit dans une matinée de Juillet un oiseau bleu sur un tournesol. Vous, comme nous, lecteurs, auriez pu admirer la

riche teinte azurée de l'oiseau, ses formes gracieuses, mais ne voir rien là qu'une scène toute ordinaire. Voyez cependant comme il en est tout autrement pour Mr. Lemoine. Cette seule vue d'un bel oiseau bleu sur une vulgaire fleur jaune, le ravit de suite dans un état voisin de l'extase. Et ne voila-t-il pas que l'oiseau se met en frais de "roucouler à sa compagne une de ses cazonnettes (sic!) les plus tendres?" C'en est fait, l'âme sensible du poète n'y peut plus tenir: "est-ce une vision de fée qu'il m'est donné de voir," s'écrie-t-il? Puis, saisissant de suite sa lyre, il chante: "J'étais ravi de tant de splendeurs: ce spectacle, que peut-être il ne me sera jamais donné de revoir, avec une telle mise en scène, m'éblouit par sa magnificence, par la variété et l'harmonie de ses contrastes. Etait-ce, me demandai-je, la réalité ou bien une scène féérique des Mille et une nuits?" Puis, pour ajouter à l'effet, Aristophane est mis à contribution; on connaît le faible de Mr. Lemoine pour ces emprunts aux Crésus de jadis.

Mais laissant tomber l'enthousiasme de Mr. Lemoine, et examinons froidement si le récit qu'il nous fait de sa merveille est véritablement une bonne pièce de littérature, si l'exactitude est respectée, et si des mots sonores n'y sont pas agencés pour voiler des vides de pensées. Lisons: "un vieux pommier chargé de fruits et de feuilles." N'est-ce pas un peu naïf? Un arbre qui se charge de fruits doit nécessairement porter des feuilles.

...."Près du pommier croissait un *tournesol* dont la corolle, amoureusement penchée vers l'astre du jour, laissait épanouir une fleur orange, au milieu d'un feston de verdure."

Tournesol est en italiques et porte un renvoi de note donnant au bas de la page le nom de Buffon. Que veut dire ce manège? Est-ce bien Buffon qui a donné au tournesol son nom? Nous ne sachons pas qu'il en soit ainsi. Pourtant Mr. Lemoine n'a certainement pas voulu établir que c'est Buffon lui-même qui a fait connaître qu'un tournesol croissait près de son pommier! Mystère! Aussi bien, ce tournesol n'est pas un tournesol ordinaire, car il a "la

corolle amoureusement penchée vers l'astre du jour, et cette corolle laisse épanouir une fleur orange au milieu d'un feston verdure."

Pour le coup, nous voici en plein royaume des fées. L'astre du jour roule ici sur la terre, puisque les plantes *penchent* vers lui leurs fleurs; car s'il planait au firmament, ces mêmes plantes dresseraient leurs fleurs vers lui au lieu de les pencher; et ne faut-il rien moins qu'une baguette magique pour forcer une corolle à épanouir une fleur, lorsque partout ailleurs ce sont les fleurs qui épanouissent leurs corolles!

"A l'extrémité de chaque feuille étincelaient, saphirs vivants, d'innombrables gouttelettes de rosée." En quoi les gouttelettes de rosée sont-elles donc plus vivantes que les saphirs?

Le choix de cette pièce confirme nos appréhensions que Mr. Morissette, comme il l'a d'ailleurs lui-même déclaré, s'est lancé dans une entreprise au dessus de ses forces.

Passons maintenant à notre seconde proposition, savoir: que nos littérateurs en négligeant l'étude de l'histoire naturelle restreignent considérablement le champ de leurs opérations et s'exposent continuellement à commettre des bévues chaque fois qu'ils s'aventurent sur ce terrain.

—Mais je n'ai nullement intention d'entrer en lisse dans cet enclos, dira le littérateur, et je peux fort bien par conséquent me passer de ces connaissances.

—Erreur, mon ami, vous êtes dans la nature, vous faites partie de la nature, vous ne pouvez vous dispenser de parler de la nature, et par conséquent vous devez la connaître. Borneriez-vous vos écrits exclusivement à la métaphysique, à la théologie, à la philosophie etc., qu'il vous faudrait encore compter avec la nature, par ce que c'est le milieu dans lequel vous êtes plongé et auquel vous ne pouvez vous soustraire. Aussi la plupart des écrits de nos littérateurs sont-ils émaillés d'erreurs et d'inexactitudes de ce genre, lorsque toutefois le charme qu'exercent sur eux les mots sonores, ne les porte pas, comme

nous l'avons vu dans l'écrit de M. Lemoine, à s'échapper en de sublimes galimatias.

Mr. L. H. Fréchette, à la page 26, nous montre le cimetière de St. Joseph de Lévis rempli de trèfle et de *sainfoin*. La consonnance seule a sans doute engagé le littérateur à ranger le sainfoin parmi les graminées, tandis que c'est une légumineuse qui ne se rencontre pas à St. Joseph de Lévis, pas même en Canada.

A la page 32, Mr. Fréchette nous fait lire : " ces griffes qui me saisirent par les cheveux n'étaient autre chose que des fleurs de bardane, plante connue sous le nom vulgaire de rapace." Concevez-vous, lecteurs, des fleurs à griffes ? Quel contre-sens avec l'idée qu'inspire le nom même de fleur ! Aussi il n'y a que des littérateurs émérites qui puissent nous faire voir de telles merveilles. Mais poursuivons.

" Ces fleurs que la science appelle involucres, et que nous appellions dans notre langage d'enfants, des *toques*, ont une jolie corolle purpurine."

Mr. Fréchette peut appeler des fleurs involucres, mais la science ne l'a certainement jamais fait, par ce que la science visant avant tout à l'exactitude, ne donne aux mots que le sens rigoureux qu'ils sont susceptibles de porter. Or, il y a une différence énorme entre la fleur et l'involucre. Mr. Fréchette a probablement mal lu l'article de la flore où il a été puiser ses connaissances pour le quart d'heure ; car s'il eût fait plus d'attention, il aurait vu que dans la famille des Composées à laquelle appartient la bardane, les fleurs sont réunis en capitules qu'entoure un involucre commun ; de là il aurait pu conclure qu'on peut fort bien, dans le langage ordinaire, employer le terme capitules pour désigner les fleurs des Composées, mais jamais celui d'involucre.

De tout ce qui précède nous concluons que la capacité du directeur du *Musée Canadien* ne nous inspire pas assez de confiance pour le recommander, et que nos littérateurs en agiraient fort sagement si par des études convenables, ils se mettaient en état de parler pertinemment des choses de la nature.

A PROPOS D'EDUCATION.

L'éducation de la jeunesse, dans tous les pays, appelle l'attention de tous les hommes sérieux. Les quelques articles que nous avons publiés sur le sujet nous ont attiré plus d'une approbation, mais parmi toutes celles que nous venons de recevoir, la suivante nous a été particulièrement agréable.

Extrait des minutes de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École Normale Jacques-Cartier, dans sa séance du 28 Mai dernier.

“ Proposé par Mr. J. O. Cassegrain, secondé par Mr. H. Tétrault :

“ Que des remerciements, soient votés à Mr. l'abbé Provancher pour la sympathie qu'il a toujours témoignée aux instituteurs, et surtout pour les remarquables articles sur l'éducation qu'il a récemment publiés dans le *Naturaliste Canadien*.

“ Unanimement adopté.”

Considérant comme un devoir pour tout citoyen d'apporter son contingent de lumière et d'expérience au gouvernement de la chose publique, nous avons exprimé nos vœux sur l'éducation avec franchise et sans aucun motif d'intérêt personnel, il ne nous est pas peu agréable de recevoir l'approbation d'une large portion du corps même enseignant, de ceux qui sont le plus à portée de juger des défauts et des réformes à opérer dans le système.

Que Messieurs les Instituteurs de Montréal veuillent bien croire que nous ne sommes pas indifférent à cette bienveillante marque d'attention.

UNE EXCURSION A ST. HYACINTHE.

Nous faisons, presque chaque jour, une chasse des plus active aux insectes autour de notre demeure, et plus d'une fois, le hasard nous a amené à y faire de rares et précieuses captures ; mais chaque fois qu'il nous est donné de pouvoir étendre le champ de nos recherches à d'autres parties de la Province, c'est toujours avec le plus vif empressement que nous en saisissons l'occasion, par ce que nous y trouvons un moyen de généraliser nos observations et que, presque toujours, nous y faisons de nouvelles découvertes.

Lorsque nos insectes seront mieux connus, il y aura des recherches fort intéressantes à faire sur l'habitat de chaque espèce. On se trouve presque chaque jour en face d'anomalies dont il est assez souvent fort difficile d'avoir la solution aujourd'hui, mais que des observations plus multipliées et plus étendues permettront probablement plus tard d'éclaircir. Tel insecte, par exemple, fort commun en un certain endroit, se trouve très rare souvent à quelques lieues seulement de distance où les circonstances de sol et de végétation sont cependant les mêmes. Telle espèce souvent qui domine ici, sera remplacée plus loin par une autre espèce du même genre qui prendra le dessus sur ses congénères etc., etc. Voilà pourquoi nous pensons servir utilement la science, et planter des jalons pour ceux qui viendront après nous, en variant autant que possible nos lieux d'observations et en consignnant les résultats de nos captures. Tel nouveau disciple de l'étude de la nature croira peut-être que tel animal qu'il n'aura connu que par les livres ne se rencontre pas dans sa localité, lorsqu'il verra dans un récit d'excursion qu'il y a déjà été capturé ; tel autre

aussi peut-être pourra être engagé, par ce qu'il aura lu, à faire des recherches plus attentives pour constater qu'effectivement telle capture y a déjà été faite. Voilà pourquoi il devient très important de consigner les captures que l'on peut faire en différents endroits.

Il nous tardait beaucoup de nous rendre aux pressantes invitations qu'on nous adressait de St. Hyacinthe, pour exciter et animer le zèle de certains jeunes naturalistes de l'endroit et les initier à la manière de chasser et de disposer des spécimens.

Le 5 Juillet courant, malgré notre état de mal aise depuis le printemps, nous crûmes donc laisser de côté pour quelques jours les prescriptions du médecin, et prendre la route de St. Hyacinthe. Un double motif d'intérêt nous avait déterminé à fixer cette époque; nous allions assister aux exercices de fin d'année du collège de cette ville qui sont toujours particulièrement intéressants, et nous aurions ensuite professeurs et élèves libres pour nous suivre dans nos chasses.

A 4h. P. M. précises nous allons donc prendre possession de la cabine No. 43 de l'Abyssinian. La société était fort nombreuse à bord du bateau, mais pour des naturalistes, aucun que nous sachions. Après un copieux souper qui nous fait oublier la diète sévère à laquelle nous étions soumis ou plutôt forcé à notre demeure, nous montons sur le pont. La soirée était magnifique. Le fleuve touchant à la fin du reflux, nous montrait sa large nappe de crystal que ne sillonnait aucune ride émaillées sur ses bords de nombreux cailloux, s'allignant en certains endroits en chaînes continues fort rapprochées souvent de la ligne que nous suivions. Des bateaux sous voile que nous rencontrions ça et là venaient seuls troubler la transparence de la masse liquide, à part le large sillage que nous laissions derrière nous. Comme nous étions en plein temps d'élection, les conversations roulèrent naturellement sur la politique; et nous ne tardâmes pas à reconnaître que la réunion se composait et de bleus et de rouges. Tel marchand de Montréal Est voulait parier \$50 que Taillon l'em-

porterait sur Duhamel, lorsque tel cordonnier du même quartier proclamait le triomphe du candidat rouge et s'écriait que tous les conservateurs étaient des voleurs. Pris à parti pour cet absurde avancé, notre homme dut retraiter petit à petit et en venir à faire des excuses ou du moins à se rétracter.

Nous passions devant le Platon, lorsqu'un personnage, assez grave d'apparence, se découvrit en s'écriant : je me découvre par respect devant la demeure du chef de notre parti, du vaillant général de l'armée de l'opposition, de l'homme éminent qui sera bientôt appelé au gouvernement de cette Province. Il avait à peine fini son salut, qu'un Monsieur d'apparence assez modeste lui répliqua d'une voix sèche et accentuée : Mais votre chef, votre général, en quoi s'est-il donc acquis l'éminence que vous lui accordez ? Où sont les œuvres de M. Joly ? A-t-il jamais présenté une loi en Parlement ? Héritier des écus d'une noble famille Canadienne, il ne partage pas même sa croyance, et ne déploie d'énergie que pour entraver la marche des affaires. On a fait pendant longtemps un type du gentil-homme de Mr. Joly, et je crois véritablement que c'est un noble cœur, mais son alliance avec la démagogie l'a forcé de faire violence à ses heureuses dispositions naturelles, et nul député plus que lui ne se fait remarquer aujourd'hui davantage par ses écarts de langage à la chambre. Mr. Joly chef de gouvernement ! mais ce n'est pas pour démolir qu'on donne cette place à un homme, et Mr. Joly devra apprendre à édifier avant que d'y prétendre.

Notre homme parla avec un tel accent de conviction que personne n'osa répliquer, bien qu'il fut visible que tous ne se rendaient pas à ses arguments.

Mais la nuit s'avancait et le pont se désertait peu à peu, lorsque chacun, plus ou moins satisfait de la part qu'il avait prise à la conversation, qui du reste s'était toujours maintenue sur un ton de fort bonne humeur, songea, tout en conservant ses espérances et ses craintes, à aller demander à Morphée un redoublement de force et d'espoir.

A 6 h. et quelques minutes, mardi le 6, nous étions au quai de Montréal, nous nous transportons de suite à la gare Bonaventure, et nous n'avons que le temps de prendre le déjeuner à l'hotel le plus voisin, avant de prendre place dans les chars. A 9 h. nous descendons à la gare de St. Hyacinthe, en compagnie de plusieurs membres du clergé, d'amis de l'éducation, et de parents des élèves qui comme nous, allaient assister aux exercices. Des voitures nous conduisent au collège, et presque immédiatement s'ouvre la séance. Mgr. l'évêque des trois Trois-Rivières occupait la place d'honneur, ayant à sa droite Mr. le chanoine Leblanc de Montréal, et à sa gauche Mr. le Grand-Vicaire Moreau de St. Hyacinthe. Une soixantaine de membres du clergé occupaient les premiers rangs de l'audience, et le reste de la vaste salle était totalement rempli par les parents des élèves et une foule d'amis de l'éducation

La séance, qui à proprement parler devait se borner à la distribution des prix, s'ouvrit par une série de discours sur les devoirs du citoyen tout-à-fait remarquables, tant par la justesse d'appréciation et l'élévation des pensées, que par leur forme, et disons le aussi, l'éloquence captivante avec laquelle ils furent débités. Cinq élèves de philosophie avaient pour tâche de démontrer : 1° que le citoyen doit être instruit ; 2° qu'il doit être laborieux ; 3° qu'il doit être honnête ; 4° qu'il doit être dévoué ; et 5° enfin qu'il doit être religieux.

“ Nous venons considérer devant vous, nous dit Mr. Clopin qui parla le premier, les qualités que doit avoir le citoyen appelé à servir la société dans les diverses charges dont il peut être revêtu. Pour que la patrie reçoive de lui des services qui contribuent à sa prospérité, il lui faut une haute éducation, un travail assidu, une probité à toute épreuve, un généreux dévouement, une foi vive et ferme qui en fasse, au besoin, le défenseur des intérêts religieux. C'est la démonstration de cette assertion qui va faire l'objet des discours que vous allez entendre.”

Puis, le jeune orateur nous fait voir que si le Canada est aujourd'hui ce qu'il est, si notre nationalité n'a pu être

absorbée par les populations d'autre origine au milieu desquelles elle s'est vue plongée, si nous avons pu conserver notre langue, notre foi, et toutes nos institutions qui constituent notre caractère distinctif comme peuple, nous le devons à l'éducation.

Plus un homme est instruit, plus il a de ressources à sa disposition pour les besoins des différentes situations où il peut se trouver. Sans doute l'éducation classique ne peut être générale, mais elle doit être du moins le partage de ceux qui, dans la société, aspirent aux rangs élevés, et cela à cause de l'illustration qu'elle jette sur eux et sur leur propre pays, et les services plus efficaces qu'elle leur permet de rendre à la patrie.

Les ambitions naissent d'ordinaire prématurément. On veut être journaliste, député, ministre, orateur, sans se mettre en moyens, par l'étude, de remplir convenablement ces importantes fonctions. Que de discours, que d'écrits sont souvent livrés au public où les règles même élémentaires de notre langue sont souvent outragées, au détriment de notre gloire nationale et de l'influence que cette parole écrite ou orale peut exercer. La culture habituelle des études classiques, la lecture assidue d'ouvrages sérieux élèvent la pensée, et donnent à la parole l'élégance ou du moins la correction qu'elle doit avoir.

Dans les cours classiques, l'étude de la logique produit la justesse de la raison ; la métaphysique nous donne les principes qui doivent servir de base aux lois destinées à régir la société ; les mathématiques, la physique, la chimie soumettent la nature matérielle à l'exploitation de l'homme. Ce sont donc les fortes études qui font les hommes de la patrie. L'esprit cultivé par les sciences et les lettres est plus élevé, plus fort, plus apte à toutes les fonctions intellectuelles. Sans doute la classe amie des lettres est toujours une partie minime d'un peuple ; mais c'est elle qui après tout fait l'esprit de la nation, lui donne sa gloire et détermine ses destinées. Peut-on croire que sans nos collèges, la nationalité Canadienne serait ce qu'elle aujourd'hui ? Or cette nationalité à encore des dangers à courir.

des questions vitales pour elle à discuter, de fortes luttes à soutenir, et elle vaincra si elle a des athlètes munis d'armes trempées à une solide éducation, et ce sont nos collègues qui sont les arsenaux où se trempent ces armes.

Ce discours était si rempli d'un bout à l'autre de données exactes, d'appréciations justes, de vues saines sur notre situation, que pour lui rendre justice, il faudrait le reprendre intégralement ; nous nous sommes borné pour le bénéfice de nos lecteurs qui n'ont pas eu l'avantage de l'entendre, à en noter les parties les plus saillantes.

Après Mr. Clopin, vint Mr. Gaudreau qui nous démontra que tout citoyen doit s'appliquer au travail s'il veut, non seulement rendre à sa patrie les services qu'elle est en droit d'en attendre, mais même s'assurer le bonheur et de cette vie et de la vie future. Le travail est tout à la fois une peine et un gain. C'est la punition du péché qui a révolté la nature contre l'homme ; mais c'est aussi en se livrant au travail que l'homme soumet de nouveau la nature à sa domination.

Une sage Providence a assigné à chaque créature le rôle qu'elle a à jouer en ce monde. L'harmonie la plus parfaite règne dès que chacun est à son poste ; mais du moment qu'un être se déplace, surgit le désordre, le trouble, la perturbation. Or l'homme est fait pour travailler, dit Job, comme l'oiseau pour voler. Si donc l'homme se refuse au travail, il se met de suite en révolte, il trouble l'ordre, il rompt l'harmonie. Travail des bras, travail de l'intelligence ; quelque soit la situation d'un citoyen, qu'il veuille s'assurer les nécessités de la vie, se procurer l'aisance, jouir même de ses revenus, ou dans un autre ordre, se rendre utile à la patrie par ses connaissances, éclairer ses concitoyens par ses productions intellectuelles, tendre même aux honneurs et à une gloire véritablement dignes d'un cœur noble, de toute nécessité il lui faut le travail.

Et qu'on n'aille pas croire que ces productions du génie qui nous étonnent soient le fruit spontané de l'inspiration, et que c'est la faiblesse du talent qui impose ce pénible labeur. Fénélon a laissé 18 copies du Télémaque

remplies de corrections. Bossuet se levait à 2 heures du matin pour se livrer au travail de ses immortels ouvrages. Il était là, suivant l'expression d'Ozanam, suant sur ses livres comme le laboureur sur le sillon. Chateaubriand nous dit qu'il passait quelquefois quinze heures de suite assis à la table où il écrivait, et l'on sait que la magnificence de son style lui a coûté une laborieuse composition. Le génie est donc forcé, lui aussi, de subir la loi du travail ; les illuminations soudaines qui le constituent, suivant le langage de Bossuet, ne sont que la récompense donnée par le Ciel aux efforts de l'esprit ; c'est l'étincelle qui ne sort de la pierre qu'après un choc quelquefois péniblement répété.

Mr. Ste Marie succéda à Mr. Gaudreau, et démontra que le savoir, l'habileté, le génie deviennent un danger pour la société, lorsque l'honnêteté ne vient pas leur servir de base.

Conçoit-on une société possible sans l'honnêteté ? Enlevez l'honnêteté d'une société, et de suite ce n'est plus que l'exploitation de l'homme par l'homme, dont l'*auri sacra fames* se constitue le dieu dominant. Si le manque d'honnêteté privée fait périr les associations, dessèchent les sources de bonheur de la famille, annihile les rapports d'amitié et de bienveillance, la malhonnêteté politique déplace l'équilibre dans les états et amène les révolutions et les désastres.

Mais qu'est-ce que l'honnêteté ? L'honnêteté n'est rien autre chose que la poursuite de la vérité. Soyez toujours vrai, toujours sincère, et vous serez honnête. Dieu est la vérité, *Deus veritas est*, et toute erreur est par conséquent implicitement une négation de Dieu. Celui qui répand l'erreur quelle qu'elle soit, est donc souverainement malhonnête, il s'insurge contre Dieu lui-même.

La probité a un tel caractère de grandeur qu'elle s'impose d'elle-même au respect des populations et commande la considération. Les masses, malgré les passions plus ou moins vives qui les agitent, finissent toujours par distinguer la véritable probité. On peut en imposer pen-

dant quelques temps, mais les vaines ostentations d'honneur et de probité finissent toujours par se déceler, et malheur alors à celui qui s'est détourné de la probité, car comme l'a dit le poète :

L'honneur est comme un île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Nos pères, les fondateurs de la Nouvelle-France, étaient des types d'honneur et de probité ; sachons marcher sur leurs traces et gardons-nous bien de jamais souiller leur blason.

Ici, dit le jeune orateur, qu'on me permette de citer un extrait de notes d'un voyage d'un compatriote, fait en Europe en 1843 : " Lorsqu'on passe au milieu des peuples chez lesquels des causes diverses ont altéré le sens moral, on se prend à regretter la simplicité et l'honnêteté des mœurs de son pays. Les étrangers mêmes les admirent et nous les envient. J'en ai reçu un témoignage dans une occasion que je ne pourrai jamais oublier. Je quittais Naples avec de nombreux compagnons de voyage sur un bateau à vapeur partant pour la France. Nos regards étaient ravis de cette terre, de cette mer, de ce ciel chantés par les poètes. Quand cette espèce d'extase où nous plongeait ce tableau enchanteur fut passée, la conversation s'engagea entre les passagers du vaisseau, sur le caractère du peuple que nous venions de quitter, et elle amena par comparaison divers jugements sur les mœurs des principales nations européennes. J'ai vu bien des peuples, dit un gentilhomme anglais, chez qui tout annonçait une position élevée dans la société, j'ai vu bien des peuples, mais dans mes longs voyages en plusieurs parties du monde, je n'ai trouvé nulle part une hospitalité plus cordiale, aussi bienveillante, des mœurs aussi simples, aussi honnêtes que chez le peuple du Bas-Canada. A ces paroles je sentis battre mon cœur Canadien d'un noble orgueil ; et il me semblait que ces lieux si glorieux par leur beauté magique, les grands événements dont ils ont été le théâtre, et les sublimes génies qui les ont illustrés, il me semblait, dis-je, que ces lieux si fameux enviaient la

belle et fine gloire que ce témoignage venait de donner à mon humble patrie."

Après Mr. Gaudreau, Mr. Payant vint nous démontrer qu'aux devoirs de la justice, le citoyen devait encore joindre le dévouement.

Vouloir faire partager à ses semblables le bonheur dont on jouit soi-même, telle est l'essence du dévouement. Et lorsque cet amour de ses frères porte jusqu'à vouloir se priver de quelque bien pour les en faire jouir c'est alors le sacrifice, la plus haute expression du devoir social. Dieu lui-même se donne comme modèle du dévouement et du sacrifice. Il a créé notre âme à son image, et il veut nous rendre participants de son propre bonheur, et par un mystère d'amour, il a trouvé, dans l'incarnation du Verbe, le moyen de soumettre la divinité même au sacrifice.

La société humaine n'étant qu'une même famille, ses membres se doivent une mutuelle affection, une mutuelle assistance. L'antiquité payenne avait même compris ce devoir, et J. C. est venu le confirmer et lui donner toute sa force en disant : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés.

Notre patrie est jeune, mais elle est déjà belle, prospère, et mille fois digne de l'amour de ses enfants. Ses beautés matérielles ne sont surpassées par nulle autre contrée du monde. Le St. Laurent est justement appelé le roi des fleuves ; ses lacs sont sans pareils ; la Providence a semé sous nos pas des richesses infinies. Notre histoire compte des actes de vertus héroïques ; nos institutions se font admirer des étrangers ; notre littérature commence à prendre de la renommée, et partout on nous donne comme modèles pour la pureté des mœurs.

Serons-nous toujours Canadiens français ? Il s'est trouvé des âmes assez basses parmi nos compatriotes, pour désirer notre anéantissement, notre absorption par la nationalité qui nous avoisine. Mais disons que c'était une infime minorité, un parti de jeunes têtes que la passion avait aveuglées en étouffant les sentiments du cœur ; mais tant que l'éducation du peuple sera entre les mains des

gardiens naturels de la doctrine, tant que la voix du clergé sera entendue des masses, nous pourrons être sûrs de ne point faillir. Nous sommes à la vérité exposés à bien des dangers, mais tout nous porte à croire que les luttes à venir ne seront pas plus vives que celles du passé, et nos pères qui ont si généreusement combattu pour nous conserver intacts nos institutions, notre foi, notre langue et nos droits, n'auront pas à rougir de la bassesse d'âme de leurs descendants qui voudraient fouler aux pieds ce qu'ils nous ont conservé au prix de leur sang. Le souvenir du passé est pour nous une espérance bien fondée pour l'avenir. Le dévouement de nos pères a cent fois sauvé la patrie en danger, le dévouement de leurs enfants sera aussi sa sauvegarde à l'avenir.

Oui ! espérons le, le dévouement qui a inspiré tant d'actes d'héroïsme dans tous les lieux et chez tous les peuples, ne nous fera pas défaut au moment du besoin, et notre histoire de l'avenir ne tournera pas en contradiction avec celle du passé.

La mémoire du peuple sait rendre hommage au dévouement, et flétrir comme elle le mérite la conduite des ambitieux égoïstes, prêts à tout sacrifier pour leur intérêt personnel. Mettons ici en parallèle deux hommes qui ont joué un rôle important au commencement de ce siècle dans la patrie de nos pères.

A la chute de Charles X, en 1830, Chateaubriand dans la chambre des Pairs, exprima seul et dans les termes les plus énergiques son dévouement à la branche aînée des Bourbons, et renonça à un traitement de 12 mille francs pour ne pas servir le gouvernement de Louis Philippe. Peu de temps après, par sa fameuse parole à la duchesse de Berry : "Madame, votre fils est mon roi," il s'est attiré l'emprisonnement. A la même époque vivait un autre personnage d'une grande importance politique, qui après avoir abjuré la dignité épiscopale, s'était fait le serviteur de tous les gouvernements qui s'étaient succédés en France, et qui a dit aussi lui une parole célèbre. "Voici le treizième serment de fidélité que je prête, puisse-t-il être le dernier."

Auquel de ces deux noms Chateaubiand ou Talleyrand, s'est attachée une gloire plus pure et plus éclatante ?

A Mr. Payant succéda Mr. Raiche qui nous démontra que l'homme qui veut servir efficacement son pays doit être avant tout religieux. Sans religion nul fondement solide aux vertus sociales, car l'homme qui n'attend rien au delà du tombeau doit nécessairement chercher ce qui peut faire ici bas son bonheur sans se soucier des autres.

J'ai longtemps cru, a dit Jean-Jacques Rousseau, que l'on pouvait être honnête homme sans religion, mais l'expérience m'a démontré le contraire." Que si parfois on rencontre des vertus sociales qui peuvent aller jusqu'au dévouement et même au sacrifice, dans des hommes qui ont perdu la foi, ce sont des restes de cette foi qu'ils rejettent de leur esprit ; le cœur n'étant pas si mobile que l'esprit.

Il en est ainsi des sociétés chrétiennes en dehors de la foi catholique ; c'est d'elle qu'elles reçoivent, même à leur insu, ce qui reste en eux de croyance à la mission du Sauveur, à la doctrine des livres sacrés. La voix du pape bien que ces sociétés prétendent ne pas l'entendre, ne cesse cependant pas de les guider et de les retenir en deça des limites de la barbarie.

La foi de la société au milieu de laquelle il vit, peut maintenir un citoyen incrédule dans des principes d'équité et de générosité ; mais quand la religion n'anime plus le corps social, la vie morale s'y éteint bientôt, et l'égoïsme prend dans tous les cœurs la place de la justice et du dévouement.

Un homme célèbre a dit, il y a quelques années, dans une des chambres françaises, qu'il s'applaudissait d'être sous un gouvernement qui ne se confessait pas.

Hélas ! la France vient d'être obligée de se confesser, et cela, publiquement, aux pieds de l'orgueilleux Prussien. Peut-être que si la confession privée eut été plus généralement pratiquée en ce pays, il se serait épargné la honte de cette confession publique.

Les sociétés anciennes n'ont dû leur prospérité qu'à l'amour de la religion. Ce n'est qu'après avoir perdu la crainte des dieux que Rome se précipita dans tous les excès, dans tous les crimes, dans toutes les horreurs. Et si une religion fausse a pu être la sauvegarde de la morale jusqu'à un certain point, que doit-il donc en être de la religion véritable qui fait connaître tous les enseignements, tous les préceptes que Dieu a révélés lui-même pour le bonheur des hommes? "Le dernier des chrétiens honnête homme, a dit Chateaubriand, est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité." "Chose admirable, dit aussi Montesquieu, la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

Le christianisme a passé sur la terre, comme son auteur, en faisant le bien, *pertransiit benefaciendo*. Que l'on juge des autres sociétés où il a dominé par ce qu'il a fait à l'égard de la nôtre. Otez à notre pays tout ce qu'il tient de la religion, vous enlevez à ses annales ses faits les plus héroïques; à ses cités et à ses campagnes, les monuments d'éducation et de charité qui font sa gloire; à notre caractère national les qualités qui le distinguent; à notre nom tout l'honneur dont il jouit.

Puisque la religion tend si efficacement au bonheur de la société, tout citoyen doit donc faire tous ses efforts pour qu'elle maintienne en tout et partout son empire. Mettre des entraves à son enseignement, limiter les pouvoirs des divers membres de la hiérarchie ecclésiastique, restreindre ses privilèges, serait une révolte de l'autorité temporelle sur l'autorité divine.

Ici, plus heureux que bien d'autres, nous ne sommes pas sous le sceptre d'un Victor Emmanuel usurpateur, qui craignant l'effet de la prière pour ses usurpations sacrilèges ferme les couvents et les monastères. Nous ne sommes pas soumis à ce premier ministre de Satan qui a nom Bismark, et qui par haine de l'église fait subir à ses pontifes et à ses prêtres l'amende et la prison. Nous ne sommes pas comme en Suisse, où le fanatisme sectaire et la haine

anti-religieuse font fermer les églises catholiques et expulser les pasteurs. Ici, l'incrédulité n'a pas blasphémé comme en France, ce qu'il y a de plus sacré, profané le jour du Seigneur, forcé le gouvernement à restreindre les manifestations catholiques. Mais s'il ne s'agit pas de repousser la persécution, il importe de la prévenir. Si les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, il importe grandement que les semences que l'on jette dans le peuple par l'enseignement, la littérature, la législation, soient pures de tout alliage vicié ou même équivoque.

Mais pour que le citoyen soit ainsi le gardien de la morale, le protecteur de la religion, il faut qu'au fond il soit sincèrement religieux, que ceux surtout qui aspirent à jouer des rôles importants dans la société, se préparent par des études sérieuses à pouvoir se rendre compte de leur foi, pour la défendre dans le besoin et faire respecter ses droits en toute circonstance.

Fait digne de remarque, tous ceux qui dans notre siècle ont paru avec le plus d'éclat dans les grandes joutes intellectuelles où tout de hautes questions ont été débattues, sont des orateurs et des écrivains religieux ! O'Connell, Donozo Cortez, Montalembert, De Maistre, Chateaubriand, Louis Veuillot, sont des flambeaux que n'égaleront peut-être aucune des lumières qui surgiront de notre temps.

Ces belles vérités que souvent nous affaiblissons en leur enlevant les habits qui leur étaient propres, furent débitées avec un tel accent de conviction, une éloquence si entraînant, que l'immense assemblée en fut comme électrisée et à maintes reprises témoigna sa satisfaction par des applaudissements redoublés.

Et tant qu'à l'orateur, nous ne craignons pas d'avancer que nous n'avons encore jamais entendu rien d'aussi parfait comme pièce d'éloquence sur un théâtre de collège. St. Hyacinthe qui compte déjà tant de sujets parmi nos gloires nationales, paraît en bonne voie pour en augmenter encore largement la liste. Mr. Raiche a tout ce qu'il faut pour constituer l'orateur, un maître de la parole ; voix flexible et des plus sonores, poumons puissants, gestes des plus énergiques, e

ce qui en impose plus que tout le reste, figure des plus impressionnables, qui reflète à chaque instant les pensées dont son âme se pénètre. Ces remarques, nous n'en avons aucun doute, rencontreront l'approbation unanime de tous ceux qui comme nous ont pu l'entendre.

Le Rév. Mr. Burque, jeune prêtre attaché au collège et possédé d'un enthousiasme sans borne pour l'étude de l'histoire naturelle, nous avait écrit, à diverses reprises, des choses si merveilleuses sur les captures qu'il avait faites surtout en fait d'insectes, qu'il nous tardait de jeter un coup-d'œil sur ses cases. Aussi ce fut notre premier soin dès que nous fûmes libre après le dîner. Nous pûmes constater du premier coup d'œil qu'il ne nous avait pas trompé, et entre autres spécimens particulièrement intéressants nous remarquâmes les suivants :

D'abord parmi les Lépidoptères, nos quatre Bombyx à soie, savoir ; *Attacus Cecropia*, *A. Polyphemus*, *A. Luna* et *A. Promethea*. Ce dernier nous surprit fort, par ce que nous ne savions pas qu'on l'eût jamais rencontré dans notre Province. Nous avons pu en voir pas moins de 12 à 15 cocons qu'on avait cueillis là même. On sait que les chenilles de ces Bombyx, celles des deux premiers surtout, produisent une soie forte et d'excellente qualité, qui probablement sera utilisée plus tard.

Parmi les Coléoptères, la pièce la plus intéressante pour nous, si non la plus désirable, fut la Chrysomèle de la pomme de terre, *Doryphora 10-lineata*, Say, qu'on avait prise vivante, il n'y avait que quelques jours. On n'en avait qu'un spécimen, mais il est bien probable que l'individu n'a pas dû descendre seul des chars qui sans doute l'ont apporté. Depuis notre retour ici on nous a transmis, une fiole d'Ottawa avec des feuilles de pommes de terre sur lesquelles se trouvaient trois individus de la même Chrysomèle. Ces derniers n'étaient encore qu'à l'état de larves, mais celle de St. Hyacinthe était une femelle à l'état parfaite, et de très forte taille. Il est probable qu'à elle seule, elle aurait pu donner naissance à 200 ou 300 individus de son espèce. Voilà donc cette peste rendue chez nous.

Sans une attention toute particulière de la part des cultivateurs pour détruire ces insectes du moment qu'ils se montreront, il y a tout lieu de croire qu'ici comme dans l'Ouest, la moitié à peine de nos pommes de terre pourront échapper au fléau.

Disons en passant qu'on a fait un étrange abus des noms en parlant de cet insecte. Le vulgaire anglais qui n'est pas mieux partagé que le français en fait de connaissances en entomologie, désigne la plupart des insectes par le nom de *bug*, littéralement : *punaise* ; de là le nom de *Colorado potato bug* qu'on lui a d'abord donné, et que nos journaux ont traduit par *punaise* du Colorado. Rien de plus faux que cette appellation, puisque cet insecte n'appartient pas même à l'ordre des Hémiptères ou des punaises, mais bien à celui des Coléoptères. D'autres, nous ne savons sur quel fondement, lui ont donné le nom de *Scarabée* de la pomme de terre. Mais c'est encore là une erreur grave, puisque l'insecte loin d'appartenir à la famille des Scarabéides, se range dans celle des Chrysomélides.

L'insecte étant encore inconnu ici, nous ne voyons pas pourquoi nous n'adopterions pas de suite son véritable nom, plutôt que de faire un détour pour l'affubler d'un nom plus ou moins susceptible d'induire en erreur. Doryphore, qui est tout français, est son nom propre, pourquoi ne pas l'employer ? Ou bien prenant les grands genres Linnéens, donnons lui son nom de famille et désignons le alors comme une Chrysomèle.

(A continuer).



LA GESSE TUBEREUSE.

Lathyrus tuberosus, Linné.

On nous écrit de Québec :

“ Je vois dans un numéro d’une petite publication publiée en France, que je vous inclue ici, un article sur le *Lathyrus tuberosus*. Cette plante est-elle connue en Canada, et pourrait-elle y être de quelque utilité pour notre population ? Une réponse dans votre *Naturaliste* obligerait beaucoup

UN DE VOS ABONNÉS.”

Ci suit l’article en question :

“ On s’occupe en ce moment de propager, comme succédanée à la pomme de terre, une plante des plus singulières : le *lathyrus-tuberosus*. Le sol du Nord semble lui être très-propice.

“ C’est une racine noire, que l’on appelle “ souris de terre ” à cause de sa forme, et “ châtaigne de terre ” à cause de son goût.

“ Elle est un objet de grand regret pour les familles de Lorraine qui ont dû quitter leur pays natal.

“ En effet, c’est surtout dans certaines localités de la Lorraine que la châtaigne de terre faisait les délices des enfants, qui la ramassaient en grande abondance en suivant la charrue.

“ Cependant le *lathyrus* existe aussi dans quelque parties de la Bourgogne, et le marché de la ville de Langres en est régulièrement et amplement pourvu.

“ Le *lathyrus* n’a jamais été cultivé et l’on a lieu de penser que, s’il l’était, il acquerrait des dimensions au moins aussi considérables que celle de la pomme de terre.

“ Ce qui a empêché de cultiver cette racine, c’est le préjugé régnant chez les paysans, qu’elle marche sous terre et quitte l’enclos où elle se trouve pour passer dans le champ du voisin.

Le fait est qu'elle se propage en chapelets dont les bulbes sont espacés le long d'une racine traçante horizontale.

“ On trouve très-rarement les deux extrémités de ce chapelet, de sorte qu'en arrachant les tubercules postérieurs, la propagation se continue en avant, ce qui a fait dire que cette plante, en continuant de marcher sous la terre, finirait, dans un temps donné, par faire le tour du globe.

“ C'est une plante ambulante et cosmopolite, qui ne connaît ni frontière ni patrie et vit à l'état nomade.”

La Gesse tubéreuse n'a jamais été, que nous sachions, introduite en Canada, mais vu le lieu de son origine et la rusticité de la plupart de ses congénères, nous pensons qu'elle pourrait facilement s'y naturaliser. Quant à ce qui est de l'amener par la culture à produire des tubercules de la grosseur des pommes de terre, la question n'est pas résolue. Les tubercules sont d'ordinaire de la grosseur d'une noisette, ce serait donc un pas immense à leur faire faire. Les habiles cultivateurs français ont dû sans doute tenter l'essai déjà.

Il est une autre plante de la même famille des Légumineuses, d'un genre tout voisin de la Gesse, et indigène en ce pays celle-ci, qui nous inspirerait beaucoup plus de confiance, c'est l'Apios tubéreux, *Apios tuberosa*, Mœnch, qu'on appelle vulgairement *pénacs* dans le haut de la Province. Les tubercules de l'Apios sont assez souvent de la grosseur d'un œuf de poule, très féculents et à saveur agréable. Nous nous en sommes fait souvent des régals étant enfant avec des compagnons de notre âge. Comme ceux de la Gesse, les tubercules de l'Apios sont en chapelets fort allongés. Cette plante ne croît d'ordinaire que dans les endroits humides, mais on pourrait probablement l'amener par des semis à réussir aussi sur les terres élevées. C'est une plante vivace, à tiges faibles et couchées, à fleurs purpurines; elle est très commune dans les îles du lac St. Pierre, à Nicolet, à Bécancour, etc., nous l'avons aussi trouvée à Portneuf en pleine floraison.

Le travail des glaces sur les rives des îles du fleuve lors de la débâcle au printemps dégage souvent de la terre des quantités considérables de ces tubercules, et charroyés par les courants, on peut souvent les ramasser par minots sur les rives du fleuve en aval de Nicolet.

Ce serait une culture que des horticulteurs habiles devraient tenter, aujourd'hui surtout que la pomme de terre est en butte à des attaques multipliées. Le *Chrysobotrís* qui faisait périr les trois-quarts des tubercules, paraît à peine vouloir disparaître, que voilà la fameuse *Chrysomèle* du Colorado qui nous arrive. Toronto, Ottawa en ont en quantité, et on vient de la capturer à St. Hyacinthe.

BIBLIOGRAPHIE.

LA REVUE AGRICOLE.—Enfin nous possédons un journal d'agriculture véritablement digne de ce nom, dans la *Revue Agricole*, publiée à St. Hyacinthe par M. A. Kéroack. Culture des champs, horticulture, soin du bétail, économie domestique, constructions rurales etc., la *Revue* embrasse tous les sujets qui peuvent directement intéresser le cultivateur canadien. La rédaction répartie entre diverses spécialités, dénote à première lecture qu'elle est l'œuvre de personnes entendues, et que la *Revue* ne se composera pas, comme presque tous les autres journaux agricoles que nous avons eus, de découpures prises çà et là dans les publications européennes, le plus souvent mal cousues et mal agencées entre elles et toujours plus ou moins en désaccord avec notre climat, nos ressources, nos débouchés, nos connaissances etc.

La *Revue* donne 16 pages in-4o de matières à lire chaque mois, sur excellent papier et avec de nombreuses illustrations. Le tout pour la modique somme d'une piastre par année. C'est un journal que tous les cultivateurs de-

vraient avoir entre les mains. Envoyez sans délai une piastre à M. A. Kéroack à St. Hyacinthe pour vous procurer cette excellente publication.

HISTOIRE POPULAIRE DU CANADA, PAR LE DR. H. LARUE.—Nous venons de parcourir avec le plus vif intérêt cet abrégé de l'histoire de notre pays. Le nom seul de son auteur était déjà pour nous une excellente recommandation ; car nous savons que l'habile professeur écrit comme il donne ses cours, ne disant que ce qu'il faut et visant toujours avant tout à se faire bien comprendre de ceux qui l'écoutent ou qui le lisent. Frappé de la monotonie que présente toujours le récit des faits de notre histoire alignés à la suite les uns des autres, le savant professeur a voulu leur donner une forme plus attrayante, moins ennuyeuse, plus piquante, en les mettant dans la bouche d'une vieille grand mère qui pour l'amusement et l'instruction de ses petits enfants leur raconte sous forme d'entretiens. Qu'on n'aille pas croire cependant que ces entretiens se bornent aux éléments de notre histoire adaptés à l'intelligence du jeune âge ; oh ! non, avec une foule de dates et de citations, et dans le cadre étroit de 216 pages grand in-12, ils forment cependant un cours complet de notre histoire où, nul des principaux faits n'est omis et dont la lecture se poursuit sans effort et sans fatigue. C'est un petit livre que tout vrai Canadien doit avoir chez lui et qui ne contribuera pas peu à faire connaître davantage notre intéressante histoire.

GEOLOGIE.

(Continué de la page 192).

Partout les premiers vestiges de l'industrie humaine que l'on rencontre sont des silex taillés servant d'instruments tranchants, comme fers de lances, haches, scies, marteaux, etc., avec les restes des mammouths, des mastodontes, de l'ours des cavernes, etc. Plusieurs savants ont en conséquence qualifié cette époque *d'âge de la pierre taillée*.

Dans des dépôts plus récents on trouve mêlés à des restes d'animaux encore existants et où surtout domine le renne, des instruments en bronze beaucoup plus parfaits, tels que haches, javelots, dards, etc. et souvent aussi des fragments de poterie portant parfois des ornements plus ou moins parfaits. C'est suivant les mêmes savants *l'âge de bronze*, où domine un degré de civilisation beaucoup plus élevé, et qu'on donne comme l'aurore des temps historiques ou de *l'âge de fer* où l'on apprit à tremper le fer, et que la civilisation actuelle peut regarder comme son point de départ.

Mais il est facile de noter que ces différents âges ont pu, pour différentes contrées, exister simultanément, puisque de nos jours encore, au milieu de notre civilisation perfectionnée, on peut rencontrer dans certaines contrées écartées des peuplades qui n'en sont encore qu'à l'âge de la pierre taillée ou du bronze, et bon nombre d'autres qui ne doivent les instruments de fer qu'elles possèdent qu'à quelques échanges qu'elles ont pu faire avec des peuples civilisés, l'industrie étant encore impuissante à les produire chez eux.

Répondons, avant de laisser ce sujet, à quelques objections qu'on a produites contre l'existence du déluge.

(A Continuer).